

—Il s'y est bien jeté lui-même pour que vous ne soyez pas noyé ; allez, c'est bien votre ami qui vous a sauvé la vie ; sans lui les pêcheurs ne vous auraient pas retiré de l'eau vivant

—Où est-il ? Où est Lucien ?

—Dans une autre chambre de la maison où le médecin lui a fait donner des soins comme à vous. Oh ! soyez tranquille, il est déjà tout à fait remis, lui ; il pourrait se lever et s'habiller s'il avait son vêtement que l'on fait sécher en ce moment.

—Ah ! Lucien, Lucien ! murmura Paul très ému.

Pais sa pensée revint à la femme au chapeau grenat.

—Vous disiez donc, reprit-il, que cette dame qui m'a veillé avant vous et a eu bien soin de moi, a donné cinq cents francs aux pêcheurs qui nous ont retiré de l'eau, mon ami et moi.

—Oui, monsieur.

—Mais pourquoi a-t-elle donné cette somme ?

—Elle l'avait promise : avant l'arrivée des pêcheurs, dix fois elle avait crié : " Cinq cents francs à celui qui les sauvera ! "

Paul, la main sur son front, garda le silence.

—Ah ! la pauvre dame, poursuivit la servante, jamais je n'ai vu une pareille désolation, un pareil désespoir. C'est que, voyez vous, on a bien cru un instant que vous étiez mort.

Quand elle est descendue en bas pour me dire de venir la remplacer ici, elle pleurait, e'le sanglotait à fendre l'âme ; mais le médecin avait déclaré que vous étiez hors de danger et, bien sûr, c'était la joie qui l'avait mise dans cet état, la chère dame.

—Ainsi, fit Paul, elle est partie sans dire qui elle est, sans donner son adresse ?

—Elle n'est pas partie, elle est encore ici, elle repose.

—Ah ! bien.

Et, le jeune homme ferma les yeux, non pour dormir encore, mais pour réfléchir.

A quoi allait-il penser ?

La demie de cinq heures sonna.

Le médecin, qui revenait près de ses malades, entr'ouvrit la porte de la chambre de Paul et avança la tête.

La servante lui fit signe que le jeune homme dormait.

Il se retira.

Au même instant, un coupé de maître s'arrêta devant la porte du restaurant. Cette voiture amenait le docteur Delteil et le sculpteur sur bois Lebrun. Ils furent reçus par le vieux médecin de Bougival.

—Eh bien ? interrogea anxieusement M. Delteil.

—Nous n'avons plus rien à redouter, messieurs ; du reste, ces quelques lignes que j'ai adressées à chacun de vous étaient rassurantes. . . . Nos jeunes gens en seront quittes pour un bain froid pris dans de mauvaises conditions, c'est vrai, mais hygiénique après tout, étant donnée la saison.

Votre fils, monsieur le docteur, n'a plus qu'un peu de faiblesse et de courbature ; il se lèvera dès qu'il pourra s'habiller.

—Nous n'avons pas oublié d'apporter des vêtements, dit M. Delteil.

—En ce cas, dans une heure nous permettrons à M. Lucien de se lever et de voir son ami qui, en ce moment, dort tranquillement, comme s'il ne lui était rien arrivé.

Les trois hommes se rendirent à la chambre de Lucien qui, laissant éclater sa joie, tendit les bras à son père et ensuite la main au père de Paul.

Ce fut Lucien qui, mieux que ne l'aurait pu faire le vieux médecin, raconta très exactement ce qui s'était passé la veille ; il retraça la lutte qui s'était engagée au bord de l'eau et la brutale étreinte du canotier qui, soulevant Paul de terre, l'avait précipité dans la Seine.

Le vieux médecin acheva le récit du jeune ingénieur en disant comment s'était opéré le sauvetage des deux jeunes gens. Il parla de la dame inconnue qui, pour les récompenser, avait donné cinq cents francs aux pêcheurs.

Il ajouta que cette dame, disant qu'elle connaissait le jeune artiste, lui avait prodigué ses soins avec beaucoup de sollicitude ; selon le médecin, la sœur de charité la plus dévouée ne se serait pas montrée plus empressée au chevet du malade.

—C'est étrange, dit Lebrun, quelle peut être cette femme ?

—Je comprends que vous ayez le désir de savoir qui elle est ; on vous dira si elle est connue dans cette maison.

—C'est étrange, répéta le sculpteur sur bois, devenue songeur.

Et instinctivement, il chercha le regard du Dr Delteil.

On quitta la chambre de Lucien, et l'on entra dans celle de Paul.

La scène entre le père et le fils fut extrêmement touchante ; ils ne pouvaient se dégager des bras l'un de l'autre ; on voyait que c'était un quasi ressuscité que le sculpteur retrouvait et qu'il ne pouvait trop l'embrasser. Enfin, cette explosion de tendresse bien naturelle prit fin.

Pendant ce temps, le Dr Delteil, ayant jeté les yeux sur l'ordonnance de son confrère, l'avait félicité du mode qu'il avait suivi pour les soins à donner au malade.

Lebrun interrogea son fils au sujet de cette dame qui l'avait soigné

—Oui, répondit-il, on m'a dit que cette personne était restée plusieurs heures auprès de moi ; mais je ne me souviens de rien. Il paraît aussi qu'elle avait promis cinq cents francs à qui nous sauverait, Lucien et moi, et qu'elle les a donnés aux pêcheurs.

Pourquoi Paul ne disait-il que cela à son père, pourquoi ne parlait-il pas des baisers que l'inconnue avait mis sur son front ? Nous l'expliquerons plus tard.

—Oui, reprit Lebrun, mais c'est à moi et non à cette personne de récompenser ceux qui vous ont sauvés : nous ne pouvons pas admettre, M. le Dr Delteil et moi, qu'on se soit substitué à nous ; il faut que nous sachions qui est cette dame afin de lui rendre la somme qu'elle a donnée.

La servante, qui était sortie depuis un instant, rentra.

—Où est la dame que vous avez remplacée ici, auprès de mon fils ? lui demanda Lebrun.

—Elle est partie depuis un bon quart d'heure, monsieur, dans une voiture de louage, et l'on croit qu'elle s'est fait conduire à Chatou, pour y prendre le train.

—Est-elle connue ici ?

—Non, monsieur.

—Elle n'a pas dit qui elle est ?

—Elle n'a rien dit en partant ; elle s'est contentée de mettre une pièce de vingt francs dans la main de la patronne.

Le sculpteur sur bois cessa d'interroger. Il était pâle, paraissait soucieux. Lui et M. Delteil se regardaient maintenant, comme s'ils n'eussent plus osé échanger une parole.

Après un assez long silence :

—Il faudra pourtant que nous sachions qui est cette femme, dit le père de Lucien.

—Nous ne pourrions pas le savoir, répondit le sculpteur.

—Moi, je le saurai, il faudra bien que je le sache, pensa Paul.

A ce moment, Lucien, tout joyeux, entra dans la chambre.

—Ah ! Lucien, mon cher Lucien ! s'écria Paul en lui tendant la main.

Il continua avec des larmes dans la voix :

—Je sais ce que tu as fait pour moi, tu as risqué ta vie sans même avoir l'espoir de pouvoir sauver la mienne ! Ah ! Lucien, mon brave ami, c'est une nouvelle dette de reconnaissance ! Elles augmentent et grossissent sans cesse les dettes de cœur de mon père et les miennes ! Puisse je un jour vous donner, à tous, la preuve que je ne suis pas un ingrat.

Et attirant à lui le jeune ingénieur.

—Viens, viens, lui dit-il, viens que je t'embrasse !

Lucien ayant déclaré qu'il ne retournerait à Paris que le soir, avec son ami et M. Lebrun, qui ne voulait pas non plus quitter son fils, le Dr Delteil retourna seul à Paris.

Il avait hâte de rassurer complètement sa femme et Mme Villarceau.

VIII. — LA RECHERCHE D'UN VIEUX MEUBLE

L'arrivée du Dr Delteil et du sculpteur sur bois au restaurant-hôtel avait fait partir précipitamment la marchande à la toilette.

Elle s'était fait indiquer un loueur de voitures et quelques instants après, comme l'avait dit la servante, elle se faisait conduire à la gare de Chatou.

Elle dut attendre une bonne demi-heure pendant laquelle, la figure cachée sous son voile, elle resta assise sur un banc, ne voyant, n'entendant rien de ce qui se passait autour d'elle.

Il fallut qu'un employé de la compagnie l'avertît que le train était arrivé. Elle y monta et elle était tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle n'aurait pu dire, en arrivant à la gare Saint Lazare, si elle avait eu des compagnons de voyage.

Sur la place du Havre elle faillit se faire écraser. Pour franchir la courte distance qui la séparait de la rue de Lafayette, elle semblait marcher comme dans un rêve, obéissant à une sorte de mouvement automatique. Elle heurtait les passants, était heurtée par eux et ne s'en apercevait point.

Enfin elle arriva. Sa fidèle Elisabeth fut effrayée de sa pâleur et du bouleversement de ses traits.

—Mon Dieu, madame, dit elle, que vous est-il arrivé ? Seriez-vous malade ?

—Non, je suis seulement très fatiguée ; je vais me reposer dans ma chambre. Si l'on me demande, je n'y serai pour personne.

Elle se sentait incapable de s'occuper d'affaires.

Elle monta chez elle. Ses regards s'arrêtèrent sur une glace qui lui renvoya son image décomposée par la douleur. Elle ôta son chapeau, le jeta sur un meuble et se laissa tomber sur un canapé.

En pensant à son fils, qui l'avait repoussée à cette expression d'horreur et de dégoût qu'avait prise à sa voix la physionomie du jeune homme, les sanglots l'étouffaient. Ce ne fut qu'au bout d'un assez long instant qu'elle put pleurer ; les larmes coulèrent en abondance sur ses joues livides et la soulagèrent.

La clarté se fit peu à peu dans son esprit troublé et elle put reconstituer les scènes qui, depuis la veille, ne lui apparaissaient que dans les brumes d'un cauchemar.

Maintenant, tous les détails lui revenaient à la mémoire. Elle se rappelait son entrée au bal des Canotiers, ces deux jeunes gens qu'elle avait à peine remarqués d'abord et qui lui apparaissaient faisant contraste avec la vulgarité des habitués de l'établissement. Elle se rappelait ces rires bruyants et ces conversations grivoises auxquelles elle s'était associée à quelques pas de son fils ; puis le déchirement qui s'était produit en elle, quand elle avait appris que les menaces d'une brute étaient dirigées contre son fils.

Elle frissonnait encore d'épouvante en évoquant le souvenir de l'eau bouillonnant au-dessus du noyé, et il lui semblait qu'elle voyait encore ce corps inerte étendu dans la barque.

Elle se retrouvait dans cette chambre d'hôtel où elle avait veillé son fils. Oh ! elle l'aurait toujours devant les yeux, il ne s'effacerait jamais de sa mémoire le souvenir du geste avec lequel Paul l'avait repoussée.

La douleur qu'elle avait éprouvée à cet instant était toujours aussi vive.

Et c'était quand elle était si heureuse de le savoir sauvé, de le voir revenir à la vie, si fière de le retrouver beau, intelligent, instruit, plein d'ave-